

## CHAPITRE PREMIER

### L'ARIANISME

Aux environs de l'année 318, Alexandrie, à peine remise des ruines et des deuils de la grande persécution, encore travaillée par des disputes d'ordre intérieur, se trouvait brutalement happée dans les filets d'une nouvelle controverse, qui, par un biais ou par l'autre, allait introduire l'hérésie et le schisme dans l'Orient chrétien et en traîner la séquelle jusqu'à nous. Un prêtre d'une église du Delta ressuscitait les vieilles querelles théologiques des siècles antérieurs; c'était Arius. Il avait jadis suivi l'enseignement de Lucien d'Antioche, sans qu'on puisse affirmer qu'il s'en réclamait à bon droit, et noué en Syrie des amitiés durables. Sa doctrine, dans la mesure où nous la pouvons marquer expressément, tient en quelques formules assez nettes: il n'y a qu'un être éternel, vraiment inengendré, Dieu le Père; les autres êtres sont des créatures, dont la première est le Logos, tiré non moins que les autres du néant; Dieu par adoption et non par nature, le Logos est le créateur de tout ce qui est; l'Esprit-Saint est une créature du Logos.

Réduit à ces propositions schématiques, l'arianisme se présentait immédiatement comme une doctrine de combat, en opposition directe à l'enseignement reçu; nuancé par de subtiles distinctions, interprété de manière bénigne, favorisé par des échappatoires et tombé dans les jeux de la politique, il pouvait résister longtemps à l'orthodoxie. Toute son histoire se résume à cela.

La doctrine d'Arius ne manqua pas d'amener des protestations dans le clergé d'Alexandrie; le siège d'Alexandrie était alors occupé par l'évêque Alexandre, qui avait pour diacre et conseiller un homme de haute vertu et de grande science, dont le nom et les lettres remplissent la moitié du iv<sup>e</sup> siècle, saint Athanase. Pour l'évêque et son diacre, sous prétexte de sauver ou d'expliquer le monothéisme, Arius et les siens sacrifiaient la divinité essentielle de Jésus-Christ; il n'était plus, dans le nouveau système, qu'un Dieu secondaire n'ayant obtenu ce titre que par promotion ou par avancement; l'essence même du christianisme se trouvait ruinée.

Un conflit était inévitable; on essaya de le réduire ou de l'éliminer

pacifiquement. Tentative vaine : Arius et ses partisans refusèrent tout accommodement. L'évêque égyptien fut convoqué ; à deux exceptions près, il resta du côté de son chef ; les novateurs furent déposés, — une douzaine de prêtres et de diacres au total.

Peu après, le débat s'étendait. Tandis que l'évêque d'Alexandrie faisait part des événements qui venaient de survenir à l'évêque de Constantinople, à Philogone d'Antioche et à Eustathe de Bérée (1), Arius écrivait à son ancien condisciple d'Antioche, Eusèbe de Nicomédie, devenu par sa situation le conseiller religieux de la cour (2). Dès cet instant, l'évêque de la Méditerranée-orientale apparaît divisé ; les uns sont avec l'évêque d'Alexandrie : Philogone d'Antioche, Hellanicos de Tripoli, Macaire de Jérusalem ; les autres sont de l'avis d'Arius ou inclinent de son côté : en Palestine, Eusèbe de Césarée (3), Patrophile de Scythopolis, Aélius de Lydda ; en Phénicie, Paulin de Tyr, Grégoire de Beyrouth, Théodote de Laodicée ; en Cilicie, Athanase d'Anazarbe.

Dans l'impossibilité où il était de se maintenir en Égypte après sa déposition, Arius se réfugia en Palestine (4) ; de là il rejoignit son ami Eusèbe de Nicomédie. La lutte prenait des proportions inattendues ; de part et d'autre, on recueillait des signatures et des adhésions ; les amis d'Arius se crurent même assez puissants pour imposer sa réhabilitation en Égypte. A Alexandrie, les esprits s'échauffaient, les querelles et les chansons allaient leur train, les païens se réjouissaient de cette aubaine inespérée pour le succès de leurs affaires.

C'était le moment où Constantin par sa victoire sur Licinius (sept. 323) devenait le seul maître de l'empire et faisait à Nicomédie une entrée triomphale. Il avait compté sur l'évêque d'Orient pour asseoir définitivement une nouvelle paix romaine ; or cet évêque était divisé ou tiraillé en sens opposés à propos de métaphysique céleste, agitaient des questions que ne pouvait pas même soupçonner un homme d'Occident qui n'avait encore sur le christianisme que des idées flottantes, plus rapprochées d'une conception hiérarchique de la divinité et d'un monothéisme diffus que des nuances et des progrès du dogme.

Constantin avait un conseiller en matière religieuse, Hosius de Cordoue ; il l'envoya porter à Alexandre et à Arius une lettre où il

(1) Théodore, *Hist. eccl.*, I, 3.

(2) Théodore, *Hist. eccl.*, I, 4. Arius nomme Eusèbe de Nicomédie, précédemment évêque de Beyrouth, son *collocutarius*.

(3) S. Athanase ra porte qu'écrivant à Euphranion de Balanée, Eusèbe aurait été jusqu'à prononcer que le Christ n'est pas vrai Dieu (*De synodis*, 17).

(4) Cf. ci-dessous, p. 3, note 4.

les priaient de se réconcilier et de contribuer à son œuvre de paix. Hosius revint à Nicomédie sans avoir réussi dans sa mission. C'est alors que l'empereur décida de réunir à Nicée un concile de tous les évêques de l'empire (printemps 325).

Jetons un coup d'œil sur les représentants de la circonscription qui sera bientôt le patriarcat d'Antioche. Les « éparchies » ou provinces de son ressort sont présentées dans les listes du concile (1) à la suite des provinces d'Égypte et dans l'ordre suivant : Palestine, Phénicie, Coelézyrie, Arabie, Mésopotamie, Cilicie ; elles groupent soixante-six évêques et dix chorévêques ; un peu plus loin, entre la Carie et Chypre, vient l'éparchie d'Isaurie avec dix évêques et cinq chorévêques (2). A la tête de l'épiscopat de Coelézyrie se trouve Eustathe d'Antioche, qui vient de succéder à Philogone ; deux évêques sont vénérables entre tous, Jacques de Nisibe, le thaumaturge, et Paul de Nécessarée : leurs mains portent encore la trace du fer rouge appliqué par ordre de Licinius. Les Palestiniens ont comme chef le plus érudit des évêques de ce temps, Eusèbe de Césarée, l'orateur officiel de l'assemblée dans les cérémonies qui précèdent le concile.

Celles-ci achevées, on arrive aux débats qui ont provoqué la réunion œcuménique. L'affaire d'Arius est vite amenée en discussion ; le concile, sans hésiter longtemps, confirme la sentence naguère prononcée par l'évêque d'Alexandrie, exclut Arius de la communauté chrétienne et formule une définition de foi, qui déclare Jésus-Christ « fils de Dieu, vrai Dieu, engendré et non fait, consubstantiel au Père ». Cet *homœousios* ne fut point accepté par tous de plein gré ; il y eut quelque tentative de résistance et des hésitations, que la volonté de l'empereur eut vite fait de décourager : Eusèbe de Césarée et Patrophile de Scythopolis, parmi les Palestiniens, Narcisse de Néronias, chez les Ciliciens, durent, quoiqu'il pût leur en coûter, apposer leur signature (3).

La doctrine établie, on régla quelques questions d'ordre disciplinaire. Il fut défendu aux prêtres et aux évêques de passer d'une église à une autre (4). Aux évêques il fut interdit de réhabiliter les

(1) Cf. ci-dessous, p. 124-127.

(2) Cet ordre est celui de la plupart des listes. De toute manière, il est certain que dès le concile — ou bien peu de temps après — les sept provinces se groupaient derrière Antioche.

(3) Théodore, *Hist. eccl.*, I, 6. Un document syriaque d'origine incertaine (*Revue de l'Orient chrétien*, 1909, p. 15), ajoute Théodote de Laodicée.

(4) La mesure semble viser aussi bien Arius, qui avait naguère demandé à Patrophile de Scythopolis de le recevoir lui, et les siens (Sozomène, I, 15), qu'Eustathe d'Antioche et Eusèbe de Nicomédie.

## LE PATRIARCAT D'ANTIOCHE.

4

sujets excommuniés par leurs collègues; le sixième canon décida qu'on devait maintenir au siège d'Antioche et aux autres « éparchies » leurs anciens privilèges; le septième déclara que l'évêque de Jérusalem continuerait à jouir de certains honneurs traditionnels, sans qu'il pût être, de ce fait, porté atteinte à la dignité de la métropole (1), Césarée.

Après avoir recommandé aux évêques de tout faire pour bien s'entendre et de ne pas troubler son œuvre d'unité et de pacification par des discussions qui devaient lui paraître oiseuses, Constantin les renvoya dans leurs provinces. Un prélat avait été fort remarqué de lui, le savant évêque de Césarée; on peut même croire qu'il ait voulu le désigner quand il soulignait devant les Pères du concile que la science de certains d'entre eux était un honneur pour tous. La vanité d'Eusèbe tira bientôt argument de cette attention de l'empereur. Il avait à se revancher de l'échec qu'il venait de subir et de l'humiliation d'une signature donnée à contre-cœur. D'autre part, l'*homocousios* paraissait à certains Orientaux de bonne foi, sinon une innovation malheureuse et une formule équivoque imposée par des Romains peu subtils, du moins un retour vers le sabellianisme condamné cinquante ans auparavant (2). Ajoutons encore, pour mieux entendre la suite, qu'Eusèbe avait trouvé à Nicée un adversaire redoutable en la personne d'Eustathe d'Antioche.

L'empereur n'étant plus là pour les mettre d'accord, les deux évêques ne tardèrent pas à s'entre-déchirer : Eustathe se vit accusé de « sabelliser », Eusèbe d'être un nicéen timide et sans convictions. A quoi s'ajoutait que le clergé d'Antioche était divisé sur le fond même de la question doctrinale, et qu'Eustathe se serait permis des propos inconvenants sur les origines de l'impératrice-mère, Hélène.

Hérésie ou lèse-majesté; quoi qu'il en soit du chef d'accusation, Eustathe se vit cité devant un synode à Antioche même, et exilé par ordre de Constantin (3). On le remplaça par Paulin, un ami d'Eusèbe

(1) Cf. ci-dessous, p. 121-2.

(2) « Le sabellianisme qui réduisait les personnes à de simples manifestations diverses et temporaires (époures) d'une même individualité, restait dans le souvenir de tous comme le type de l'hérésie dont il fallait avant tout se défendre au sujet de la Trinité. L'arianisme... semblait à beaucoup le moyen le plus assuré de repousser à jamais ce danger. » F. CAVALLERA, *Le schisme d'Antioche*, Paris, 1905, p. 36-38. J'aurai souvent à citer cet important ouvrage, surtout pour les événements qui regardent l'épiscopat de Mélece.

(3) Vers 330 (CAVALLERA, p. 57-66). L'année de la mort d'Eustathe est objet de discussion; ses reliques furent ramenées à Antioche durant l'épiscopat de Calandion, cent cinquante ans plus tard. — En même temps, on accusa Asclépas de Gaza. A Sardique, Asclépas produisit les documents de son procès et fut innocenté; il le paya cher.

de Césarée, précédemment évêque de Tyr; il mourut six mois plus tard (1). Le successeur de Paulin fut Eulalius, qui disparut, semble-t-il, dans la seconde ou la troisième année de sa charge.

Durant les années qui venaient de s'écouler, l'agitation, cela va de soi, continuait à Antioche; la vacance du siège l'augmentait encore. Où trouver un évêque qui plût à tous? On pensa bien à Eusèbe, mais il fut assez habile pour décliner l'offre. Constantin proposa alors aux gens d'Antioche de choisir entre deux candidats : l'un était Georges, prêtre d'Aréthuse, jadis déposé par Alexandre d'Alexandrie; l'autre était un prêtre cappadocien du nom d'Euphronius. Euphronius fut élu (2); il appartenait au clan des eusébiens, où se groupaient les adversaires non déclarés de Nicée.

Dès ce moment apparaissent au sein de l'église d'Antioche des tendances au schisme qu'on retrouvera jusqu'au bout de l'histoire que nous devons parcourir. Moins de dix ans après Nicée, trois groupes chrétiens sont constitués. D'abord, ce qu'on pourrait appeler le parti officiel; ce sont les « eusébiens », ceux qui vont chercher le mot d'ordre à Césarée ou à Nicomédie; ils ne s'attaquent pas ouvertement au concile, — l'empereur ne le permettrait pas, — mais se livrent contre lui à un travail de sape afin d'en ébranler les dispositions doctrinales. En second lieu, les fidèles d'Eustathe et du « consubstantiel »; ils vivent à l'écart, dirigés et soutenus par le prêtre Paulin. En troisième lieu, un tiers-parti, nicéen de convictions, mais acceptant la communion de l'évêque en situation; ce sont, pour la plupart, de pieux laïques qui ont le schisme en horreur.

Euphronius disparut assez vite, après un an et quelques mois d'épiscopat. Il fut remplacé par Flacillus, un ami d'Eusèbe de Césarée. Flacillus était en fonctions lors du synode de Tyr réuni contre s. Athanase (335). Il présida le concile d'Antioche de janvier 344, réuni par Eusèbe de Nicomédie à l'occasion de la dédicace de la grande église commencée par Constantin et achevée par Constance.

Une centaine d'évêques étaient présents (3). Les pompes liturgiques achevées, on se préoccupa de la foi, les derniers événements politiques et la position prise par Rome donnant lieu à de nouvelles discussions et à des regroupements nécessaires. Depuis avril 340, en effet, l'Ocident avait un maître puissant, dévoué à Nicée, Constant; l'Orient, lui,

(1) PHILOSTORGE, III, 15; cf. CAVALLERA, p. 67-69.

(2) SOZOMÈNE, II, 19.

(3) Les signatures qu'on trouve le plus souvent attribuées au concile de 341 (MANSI, II, 1307-8) se rapportent sans doute possible à une réunion de beaucoup antérieure à cette date. Cf. ci-dessous, p. 124.

commençait à tolérer un arianisme à peine tempéré de quelques explications pacifiantes; bien plus, l'éloignement d'Athanase et sa succession avaient coïncidé, en Égypte, avec un retour de violences qui rappelait les plus mauvaises années de la grande persécution. Il importait de ne pas se compromettre davantage avec Arius, sans donner un coup de barre trop net.

Trois partis se déclarèrent, qui soumièrent chacun une profession de foi à l'assemblée (1). Le premier, à la tête duquel se trouvait le vieil Eusèbe de Nicomédie, déclara se détacher d'Arius qu'il avait dans le passé accueilli plutôt que suivi, proposa un remaniement de la première partie du *Credo* de Nicée — sans le nommer — et l'abandon de son anathème final. Le second, quoique de tendances nicéennes, n'osa pourtant pas adhérer nettement à la formule de 325 et se contenta de l'amoindrir ou de la démarquer. Le troisième proposa un texte anodin dans sa partie positive; dans sa partie négative, il jetait l'anathème contre les « sabeliens » anciens et nouveaux. L'assemblée approuva ce compromis sans caractère. Il s'agissait maintenant d'obtenir le consentement de Constant et des Occidentaux. Une quatrième formule fut donc élaborée qu'emportèrent à la cour de Trèves quatre évêques arianisants — on en eut difficilement trouvé d'autres — dont Narcisse de Néronias et Marc d'Aréthuse : c'était encore un compromis entre Nicée et les semi-ariens.

Constant reçut les évêques et s'entendit avec Constance, son frère, pour réunir l'épiscopat des deux empires et faire cesser une querelle fort préjudiciable à la paix commune. Le lieu choisi fut Sardique (Sofia); Hosius de Cordoue, qui avait eu une part active au concile de Nicée, fut chargé de présider l'assemblée. Les Occidentaux, au nombre de quatre-vingts, prirent la route; avec eux se trouvaient les représentants du pape Jules. Les Orientaux avaient pour chef de file le nouvel évêque d'Antioche, Étienne; c'est bien à contre-cœur qu'ils se soumettaient à la convocation, décidés qu'ils étaient à ne point frayer avec leurs collègues d'Occident, coupables à leurs yeux d'avoir trop honorablement accueilli s. Athanase qu'ils avaient définitivement condamné au synode de Tyr.

Le schisme était inévitable. Trois Orientaux seulement, trois palestiniens, se joignirent à Hosius (2). Tous les autres mirent en échec sa bonne volonté et ses dispositions conciliantes; ils se retirèrent à Philippopoli (Thrace); parmi ces reluctants figuraient (3) une

(1) S. ATHANASE, *De synodis*, 22-24; SOCRATE, II, 10; SOZOMÈNE, III, 5.

(2) Asclépas de Gaza, Arius, Astérius de Pétra.

(3) Cf. ci-dessous, p. 127-8.

vingtaine d'évêques du ressort d'Antioche. Ils ne se contentèrent pas d'ailleurs de faire sécession; ils reprirent leurs anciens griefs contre Athanase, déposèrent le pape et Hosius.

Les Occidentaux et leurs amis d'Orient ne se laissèrent pas émouvoir par cette mauvaise humeur et cette dérobade. Après avoir reconnu l'innocence d'Athanase et d'Asclépas de Gaza, ils prononcèrent la déposition de Quintianus installé à la place d'Asclépas et celle des chefs de l'opposition, au nombre desquels ils indiquent Étienne d'Antioche, Narcisse de Néronias, — dont l'attitude avait toujours été équivoque, — Acace de Césarée et Georges de Laodicée (1). Un moment, ils parurent tentés de proposer, à leur tour, une nouvelle formule de foi : saint Athanase fut assez heureux pour les en dissuader et les convaincre qu'il fallait s'en tenir résolument à Nicée.

Se représenta-t-on quelle amertume les Orientaux et Constance devaient ressentir au lendemain des réunions de Sardique et de Philippopoli? Les Occidentaux avaient gagné la partie, le bloc orthodoxe avait repris de la fermeté. On n'avait rien pu contre Athanase; on se vengea sur les deux évêques palestiniens coupables de désertion, Arius et Astérius, en les reléguant aux confins du désert de Libye; les suspects furent traqués.

A quelque temps de là, vers Pâques 344, Constance recevait une ambassade de deux évêques, Vincent de Capoue et Euphratas de Cologne, porteurs d'un message de leur empereur à son frère. Un guet-apens contre l'évêque de Cologne fut préparé à Antioche même; l'évêque Étienne en était le complice sinon l'instigateur; Constance dut consentir à sa déposition. Étienne fut remplacé par Léonce l'eunuque, jadis écarté par Eustathe et de tendances ariennes assez prononcées.

Deux ans plus tard, en 346, une détente se produisait. Cédant aux démarches réitérées de Constance, saint Athanase se décidait à rentrer à Alexandrie. Antioche était sur la voie du retour, il s'y arrêta. Sans égards pour l'église officielle et son évêque, il s'aboucha avec la fraction demeurée fidèle au souvenir d'Eustathe. Il fut reçu courtoisement par l'empereur; un moment, on put croire que la requête qu'il présentait à Constance, pour qu'une église fût concédée aux orthodoxes d'Antioche, allait aboutir; l'empereur avait permis, Léonce ne voulut pas. Bien reçu à Laodicée, Athanase traversa la Palestine en triomphateur; Maxime de Jérusalem réunit une quinzaine d'évêques pour fêter le retour du proscrit; le 21 octobre 346, Athanase rentra à Alexandrie.

(1) Lettre au pape Jules; Georges de Laodicée n'était pas dans le cortège d'Étienne, mais il avait été autrefois déposé par Alexandre d'Alexandrie.

Si Constance était revenu à des sentiments pacifiques, ce n'était point par générosité naturelle ni par l'effet d'une brusque conversion. C'était que, depuis 340, son frère Constant jouissait d'une situation particulièrement forte, puisqu'il était devenu le maître de l'Occident; que, d'autre part, Constance devait toutes ses attentions à la sauvegarde des frontières de Mésopotamie continuellement menacées par les Perses : la paix était nécessaire à l'intérieur de son empire. De nouveaux soucis allaient la recommander plus impérieusement encore.

En janvier 350, une conspiration militaire éclatait à Autun; le comte Magnence était proclamé empereur à la place de Constant, qui dut prendre la fuite et fut assassiné au moment de passer en Espagne. La situation se trouva, un moment, fort critique. Car il s'en manquait que Magnence fût d'emblée reconnu dans toute l'étendue des territoires la veille encore soumis à Constant : l'armée du Danube venait d'acclamer un vieux soldat du nom de Vétranion; à Rome même, un neveu de Constantin, Népotien, prenait le titre d'Auguste. Népotien fut bientôt balayé par Magnence; Vétranion s'entendit avec Constance pour qu'on le laissât finir tranquillement ses jours. Restait Magnence, qui aurait volontiers accepté de partager l'empire avec Constance; celui-ci refusa tout compromis, bouscula l'usurpateur sur le Danube et le chassa d'Italie. Magnence s'était retiré jusqu'à Lyon; à la veille d'être abandonné par ses troupes, il se donna la mort (août 353).

Constance avait donc reconstitué l'unité de l'empire à son profit; il n'avait pas assuré la paix. En remontant vers l'Occident pour rétablir les affaires de la dynastie après la disparition de son frère, il avait dû abandonner à ses lieutenants la défense de la frontière de Perse où se livraient de rudes combats. L'instinct familial le mettait plus que jamais en défiance contre tout attentat à la légitimité, il avait, dès mars 351, tiré de sa retraite et amené à Antioche son cousin Gallus, l'un des deux fils de Jules Constance échappé au massacre de 337; il le créa César et le maria à sa sœur.

Le séjour de Gallus à Antioche fut profitable à l'arianisme. Il s'agissait d'abord, pour le parti, de se débarrasser une bonne fois de s. Athanase, de démontrer à l'empereur que sa mansuétude s'était égarée; Constance étant occupé avec la révolte de Magnence, l'occasion redevient favorable pour réourdir la trame un moment rompue. On représenta bientôt au maître de l'empire qu'Athanase avait partie liée avec le comte rebelle, qu'il avait travaillé à desservir ses intérêts en Occident, que c'était un personnage dangereux pour la sécurité générale, qu'il fallait amener Rome et l'épiscopat d'Occident à le répudier; après quoi, on l'enlèverait définitivement d'Alexandrie.

Telle était, réduite à ses grandes lignes, la partie politique du plan à réaliser; en attendant que les conditions en fussent venues à maturité, on se dévoua à la propagande des idées.

Gallus fut loin d'y mettre obstacle. Était-il chrétien? on peut se poser la question; alors qu'il aurait pu, d'un geste ou d'un mot, abolir les cérémonies païennes et les bacchanales de Daphné, il lui parut suffisant de leur donner une concurrence. Son entourage était composé d'ariens plus ou moins déclarés : Théophile l'Indien, un ascète réputé qui devait à Eusèbe de Nicomédie sa formation doctrinale; Léonce l'eunuque, l'évêque d'Antioche, dont les sympathies étaient notoires. Mais le personnage le plus remuant de la secte c'était, à Antioche même, un sophiste du nom d'Aéce, un pur arien tranchant dans ses propos et redoutable aux non-conformistes (1). Aéce réussit, grâce à Léonce, à entrer dans l'intimité de Gallus; il se vit même chargé de compléter l'instruction religieuse de son frère, Julien. Aéce en prit avantage et plus d'assurance encore dans ses manières; quelque temps après, Léonce l'éleva au diaconat et l'autorisa à parler à l'église. Cette ordination et les pouvoirs qu'elle entraînait amenèrent de la part des orthodoxes une protestation indignée. Léonce le prit mal et sévit contre les deux chefs des communautés rivales, Flavien et Paulin (2).

Car il restait toujours des orthodoxes à Antioche, divisés en deux groupes, comme on l'a vu un peu plus haut, également attachés à Nicée, mais avec une nuance importante dans l'attitude à maintenir à l'égard de l'église officielle. Le premier groupe, composé des partisans d'Eustathe et dirigé par le prêtre Paulin, considérait que l'église d'Antioche était veuve depuis la déposition d'Eustathe; saint Athanase, à son retour d'Occident, avait été accueilli par eux et il leur continua son appui. Le second groupe, dirigé par les deux laïques Diodore et Flavien, était beaucoup plus nombreux; ses membres, quoique liés d'amitié avec les Eustathiens, restaient en communion avec l'église officielle et en suivaient les offices, ce qui ne les empêchait pas d'avoir des réunions à part dans les cimetières et les sanctuaires des martyrs; on y chantait les psaumes et les hymnes en chœurs alternés. C'est à cette occasion que Flavien, désireux

(1) Ce que Philostorge raconte d'Aéce dépeint clairement ce que pouvait être, en plein iv<sup>e</sup> siècle, la carrière d'un sophiste. D'abord orfèvre, Aéce avait été éconduit par Eulalius; il s'était alors réfugié à Anazarbe et avait gagné la confiance de l'évêque Athanase. On le trouve un peu plus tard à Tarse. Revenu à Antioche, il s'occupe de médecine, accepte l'enseignement de l'évêque Léonce (III, 15) et dispute avec Basile d'Ancyre (III, 16). Entre temps, il était allé à Alexandrie faire une cure de péripatétisme.

(2) Philostorge, III, 18.

d'enlever aux hérétiques une occasion de tirer à leur profit la doxologie traditionnelle « Gloire au Père dans le Fils et le Saint-Esprit », demanda aux fidèles de la réciter désormais de cette autre façon : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit », — ce qui impliquait une affirmation du « consubstantiel » dans la prière. Léonce dut se résigner à l'innovation de Flavien. Comme il ne voulait déplaire à personne, pas plus à Flavien qu'à son clergé arianisant, comme il fallait se garder du tumulte à l'église, il redoublait d'attention au moment de la doxologie; on voyait alors le pauvre homme prononcer clairement le « Gloire au Père »; ceci fait, il lui prenait un certain mal à la gorge ou une extinction de voix jusqu'aux « siècles des siècles ».

Si la récitation de la doxologie causait à elle seule un certain désaccord durant les réunions à l'église, on devine ce qui serait advenu durant les prédications d'Aëce, promu au diaconat par Léonce. Les orthodoxes menacèrent l'évêque de rupture totale; Léonce, après avoir fait la grosse voix, céda; Aëce quitta Antioche.

Dans le reste de l'Orient il n'était plus question de ménagements; l'arianisme gagnait du terrain et devenait, pour ainsi dire, la seule expression autorisée du christianisme. A Alexandrie et en Égypte, Athanase était violemment combattu. Dans le reste de la Méditerranée orientale, on désirait qu'il fût banni; point besoin, répétait-on, d'une nouvelle procédure, celle de Tyr restant toujours valable et Athanase n'ayant recouvré son siège que par une entorse flagrante aux décisions de 335. Constance était bien de cet avis, mais il eût voulu procéder contre Athanase sans déchaîner l'émeute, le voir quitter Alexandrie de son propre chef, comme un fruit mûr se détache de l'arbre qui ne le nourrit plus, l'isoler de toute communion ecclésiastique.

Pour cela, il fallait gagner les évêques d'Occident, les amener à rompre tout lien avec Athanase. La mort du pape Jules sembla fournir l'occasion propice. Libère, qui le remplaça, se vit incontinent saisi d'une dénonciation d'évêques orientaux et égyptiens, bientôt contrecarrée par la protestation d'autres évêques favorables à l'accusé; il pria Constance de réunir un concile à Aquilée pour juger le litige. Constance, on le sait, avait ses idées sur la question. Maintenant qu'il était seul empereur et qu'il ne redoutait plus de rival, il pouvait imposer sa décision. Durant l'hiver 353-354, alors qu'il se trouvait à Arles, on demanda à un certain nombre d'évêques gaulois de condamner Athanase; ils fléchirent et, avec eux, les légats du pape. Au début de 355, le concile désiré par Libère se réunissait, non pas à Aquilée, mais à Milan; les évêques eurent à choisir entre la condam-

nation d'Athanase et l'exil; tous, trois exceptés (1), cédèrent. Restait le pape; comme il se montrait inflexible, on l'expédia en Thrace.

La conjuration avait réussi, Athanase était pratiquement isolé. On essaya bien de lui persuader que l'empereur avait un vif désir de le recevoir en Occident, une galère officielle fut même envoyée à Alexandrie pour lui faciliter le voyage; il s'excusa. Il n'y avait plus qu'à se saisir de lui par violence. En février 356, les portes de l'église d'Alexandrie, où il célébrait l'office de nuit avec ses fidèles, furent enfoncées par la troupe, mais à la faveur de la nuit et de la mêlée, l'évêque put disparaître et s'enfuir. Les églises furent livrées aux ariens. Un an plus tard, on intronisait le nouvel évêque d'Alexandrie, Georges le Cappadocien; Aëce, le protégé de Léonce, fut bientôt auprès de lui.

La responsabilité des Antiochiens dans cette catastrophe de l'orthodoxie était évidente; les premiers mots de saint Athanase durant cette nouvelle proscription sont à leur adresse : « J'entends, écrit-il, Léonce d'Antioche, Narcisse de Néronias, Georges de Laodicée et tous les ariens de leur bord faire la gorge chaude de mon départ et me traiter de lâche parce que je ne les ai pas laissés m'assassiner (2) »; revenant un peu plus loin sur les désastres causés par l'arianisme aux évêchés orientaux, il montre Antioche pleurant Eustathe le confesseur de la vérité, Balanée Euphratation, Paltos Cymatius, Antirados Carterius, Bérée Cyr, Gaza Asclépas; en regard, les triomphateurs du jour : Georges l'intrus qu'on a amené de Cappadoce pour lui succéder, Léonce l'eunuque, Narcisse de Néronias trois fois déposé, Georges de Laodicée excommunié à Sardique (3). Il ne leur avait pas suffi d'évincer Athanase; au cours d'un synode tenu à Antioche, ils venaient d'écrire aux évêques pour leur rappeler les crimes imputés au proscrit et les prier de donner leur communion à Georges de Cappadoce (4).

Léonce d'Antioche, le chef de bande, nous représente bien ce qu'on nommerait aujourd'hui un faux bonhomme, et l'histoire ne lui doit aucune révérence. Sozomène (5) raconte que touchant un jour sa

(1) Denys, Lucifer de Cagliari et Eusèbe de Vercell. Lucifer fut un moment confié à la garde d'Eutychius d'Élenthéropolis, Eusèbe mis sous la surveillance de Patrophile de Scythopolis; dans la suite, ils furent relégués en Thébaïde, où ils se trouvaient encore à l'avènement de Julien.

(2) *Apologia de fuga sua* (P. G., XXV, 644-5).

(3) *Op. cit.* (648 BC, 678).

(4) Sozomène, IV, 8; il est question de Narcisse, de Patrophile de Scythopolis et d'une trentaine d'évêques.

(5) III, 20.

couronne de cheveux blancs, il aurait dit que cette neige tombée, il y aurait bien de la boue; il y en avait déjà, mais quand il mourut (357-358) elle devint plus épaisse.

L'expulsion d'Athanase n'était qu'un des points du programme des Ariens. Partout, maintenant, les évêques fidèles à Nicée se voyaient traqués : Hilaire de Poitiers fut exilé, et de même Hosius de Cordoue, « le père des Conciles »; le pape Libère abandonna Athanase. Le terrain était libre pour une nouvelle avance; il fallait en profiter pour abolir le « consubstantiel ». Tandis que Constance était à Sirmium, durant le printemps 357, les évêques de son entourage mirent sur pied une déclaration qui devait être soumise à l'approbation de leurs collègues: on y rejetait l'*homoousion* (consubstantiel) et, de même, son proche parent un instant en faveur, l'*homoioioun* (semblable en essence), parce qu'ils ne se lisaient point dans l'Écriture (1); à leur place, on tenta d'acclimater l'*anomoion*, éloigné de toute consonance avec ces rivaux et mieux approprié à marquer la différence plutôt que la ressemblance entre le Verbe et le Père, — ce qui importait d'abord.

Somme toute, sans le dire trop haut, on revenait au pur arianisme; car l'anoméisme une fois introduit dans l'engrenage et exploité par des intelligences grossières, il ne pouvait plus être question de théologie. Léonce avait prêté juste. Sa succession fut enlevée par Eudoxe, précédemment évêque de Germanicie (2); malgré la protestation des voisins, fort de l'appui de Constance, il s'installa à Antioche, souscrivit sans tarder la formule de Sirmium, donna ses faveurs à Aèce et à son clan; au nombre de ses protégés se trouvait un certain Eunome, qui devint un oracle de l'hérésie. Les propos mal sonnants d'Eudoxe, son administration, sa cruauté le rendirent bientôt odieux. Georges de Laodicée, qui avait vu de mauvais œil Eudoxe lui ravir un siège qu'il convoitait, se mit à la tête des mécontents; il écrivit à ses collègues pour demander d'unir leurs efforts aux siens afin d'expulser d'Antioche Eudoxe et Aèce; Constance acquiesça à la requête (3). Quelques temps après, Eudoxe, Aèce et Eunome étaient contraincts d'abandonner la Syrie; un moment, on put croire que le vent avait tourné à l'orthodoxie, que l'arianisme était en régression.

Pure illusion. Restaient en Cilicie et en Palestine deux vieilles colonnes du parti, Patrophile de Scythopolis et Narcisse de Néronias. Appelés à la cour, ils surent manœuvrer dans l'intérêt de la secte. L'éloignement d'Eudoxe et la réaction du moment étaient dus, en

(1) ATHANASE, *De synodis*, 28; HILAIRE, *De synodis*, II et 79.

(2) THÉODORE, II, 20; PHILOSTORGE, IV, 4.

(3) SOZOMÈNE, IV, 13-14.

grande partie, à Basile d'Ancyre; ils le discréditèrent. Basile, bien en cour, avait fait admettre l'idée d'un concile œcuménique qui ressemblerait l'unité au profit des définitions nicéennes: ils persuadèrent Constance qu'il était préférable, pour divers motifs, d'en réunir deux, l'un en Orient, l'autre en Occident. Ainsi fut décidé par la volonté souveraine; les Occidentaux se transportèrent à Rimini, sur les bords de l'Adriatique; les Orientaux se rassemblèrent à Séleucie d'Isaurie. Tandis que les convocations étaient lancées, Marc d'Aréthuse préparait à la cour une nouvelle formule de foi à laquelle les évêques seraient bonnement invités à apposer leur signature.

Des signatures, il y avait longtemps déjà qu'ils en donnaient; des formules de foi, ils n'en connaissaient que trop, allant hélas! de l'une à l'autre selon que les attirait le plus souvent les blandices du gouvernement, le jeu des politiques ou leurs rivalités personnelles. Pourrait-on, au surplus, choisir une occasion moins opportune de les réunir ou de leur proposer de s'entendre? Saint Épiphane, bien au courant de leurs dissensions, nous les montre, au moment où nous sommes parvenus, séparés en trois fractions: la première est menée par Eudoxe, l'évêque chassé d'Antioche, et Georges d'Alexandrie, l'intrus qui a remplacé Athanase; dans la seconde nous trouvons Basile d'Ancyre, Eustathe de Sébaste (1), Silvain de Tarse et Georges de Laodicée; la troisième est aux ordres d'Acace de Césarée. Sur quoi venaient encore se greffer des questions de prestige et des misères d'étiquette. De pareille situation, embrouillée à dessein, il ne pouvait rien sortir de profitable aux intérêts supérieurs; on le vit bientôt.

On s'achemina vers Séleucie d'Isaurie (fin septembre 359). La cour, dans son désir de faire vite et sans éclats, avait donné à deux magistrats, le questeur du palais Léonas et le gouverneur de la province Lauricius, d'amples pouvoirs de surveillance; pour orienter les débats, elle avait approuvé une nouvelle formule doctrinale méticuleusement élaborée par Marc d'Aréthuse avant le départ de Sirmium (2). Cent cinquante prélats avaient répondu à l'appel; les provinces « antiochiennes » étaient représentées par une vingtaine d'évêques (3); Eudoxe était là, quoique dépossédé de son siège.

(1) Bien que non « antiochiens », je les nomme ici; Basile d'Ancyre tient trop de place dans la controverse du moment pour être omis; quant à Eustathe, sa succession nous ramènera bientôt à Antioche même.

(2) Cette nouvelle formule de Sirmium ne diffère pas essentiellement de celle de 357; on y remarque seulement que sont jetés par-dessus bord l'*homoousion*, l'*homoioioun* et l'*anomoion*, vite usé; on leur préfère l'*homoion*: τὸ δὲ ἕκαστον τοῦ ἑἰς τὴν ἑκείνην Πατέρα πατρὸς ὁμοιοῦν (ÉPIPHANE, *Hæreses*, LXXIII, 25).

(3) Cf. ci-dessous, p. 128.

La dispute commença sur l'ordre du jour; certains auraient voulu qu'on examinât immédiatement le cas de personnages litigieux, comme Cyrille de Jérusalem (1); l'avis contraire fut adopté et l'on s'occupa de la foi, d'abord. La formule de Marc d'Aréthuse fut mise aux voix; elle recueillit une quarantaine de suffrages, dont ceux d'Eudoxe, d'Acace, de Patrophile de Scythopolis et d'Uranus de Tyr (2). Cent cinq voix, par contre, se groupèrent autour d'une proposition de Georges de Laodicée et de Silvain de Tarse, demandant qu'on s'en tint à la formule du concile « in encœniis » de 341. Les Acaciens, en signe de protestation, se retirèrent de l'assemblée et remirent au questeur Léonas la formule de Sirmium suivie de leurs signatures. Pour leur faire pièce, la majorité allant plus outre, commença par réhabiliter Cyrille de Jérusalem, puis déposa Georges d'Alexandrie, Acace, Uranus, Patrophile; même sort atteignit Eudoxe, auquel on donna incontinent un remplaçant en la personne d'Anianus; neuf autres évêques furent retranchés de la communion avec les autres églises (3). Les Acaciens répliquèrent en livrant Anianus aux chefs militaires, qui l'emmenèrent en exil.

Acace, on s'en doute, savait ce qu'il faisait et ne craignait pas d'être désapprouvé en haut lieu. L'assemblée des opposants pouvait, ainsi que le gouvernement l'avait prévu, désigner les dix délégués chargés d'élaborer à Constantinople, devant l'empereur et de concert avec les dix délégués de Rimini, un accord définitif; Acace se sentait fort. Il gagna Constantinople.

Bientôt après, les légats de Rimini réunis à la Corne d'or avec ceux de Séleucie passaient l'un après l'autre du côté des Acaciens; un concile tenu à Constantinople au début de 360 canonisait la nouvelle forme de l'arianisme, l'*homéisme*. Il ne s'agissait plus désormais que d'exécuter les personnages trop encombrants. Acce, qui représentait un arianisme désuet et qui avait fait quelque temps auparavant trop mauvaise figure devant la cour, fut déposé du diaconat et mis à l'écart; Silvain de Tarse, coupable d'avoir à Séleucie rallié une ma-

(1) Cyrille s'était accointé avec Basile d'Ancyre et ses partisans, mais ce n'était là que l'un des points de friction entre lui et Acace, son métropolitain. Il y avait à les diviser une question de prestige portant sur la dignité du siège de Jérusalem et ses prérogatives (cf. ci-dessous, p. 11, n. 2); de plus, Cyrille, lors d'une récente famine, avait vendu des vases sacrés et des ornements d'église pour donner à manger aux pauvres et un scandale en était résulté (cf. ÉPIPHANE, LXIII, 27; SOCRATE, II, 40).

(2) SOCRATE, II, 39, 40; SOZOMÈNE, IV, 22; ÉPIPHANE, LXIII, 26.

(3) En rapprochant la liste des signataires transmise par Épiphané des noms recueillis par Sozomène (II, 40), il semble qu'on puisse reconnaître, parmi ces neuf, Eusèbe (de Séleucie de Syrie? de Sébasté de Palestine?), Abgar de Cyr, Eutychius d'Éléuthéropolis et Eustathe de Sébasté.

rité non conformiste et d'avoir amené la délégation des cent-cinq à Constantinople, coupable également d'avoir mis un évêque à Castabala contre l'avis des Acaciens, fut déposé; Néonas de Séleucie d'Isaurie, coupable d'avoir ordonné Anianus pour Antioche, fut déposé; Cyrille de Jérusalem fut déposé. Le gouvernement leur assigna des lieux d'exil.

Il s'agissait maintenant de pourvoir aux remplacements. Eudoxe ne pouvait raisonnablement être réinstallé à Antioche; il obtint le siège de Constantinople en remplacement de Macédonius trop compromis avec le groupe de Basile d'Ancyre et de Silvain de Tarse (1). Le choix des fidèles d'Antioche tomba sur Méléce, naguère évêque de Sébasté, mais pour le moment en disponibilité. C'était un homme pieux et considéré, ami d'Acace sans qu'on puisse affirmer qu'il ait jamais penché vers ses conceptions théologiques ou pris part à ses intrigues (2). Dès le jour de son installation, Méléce prenait position dans un discours prononcé devant Acace de Césarée et Georges d'Alexandrie; après avoir exhorté les fidèles à l'amour de la paix, il réunissait en un faisceau les témoignages de l'Écriture sur la génération du Fils et ses rapports avec le Père, les glosait habilement sans aucun emploi de termes techniques, recommandait enfin à ses auditeurs de chercher à plaire à Dieu bien plus qu'à raisonner sur l'ineffable.

L'assistance ne se trompa aucunement sur les sentiments de son nouvel évêque; quelques mesures prises sans retard en faveur d'orthodoxes malmenés par Eudoxe, la joie que laissaient déborder de leur cœur les nicéens depuis longtemps humiliés eurent vite fait d'amener la secte arienne ou semi-arienne contre Méléce. Moins d'un mois après son arrivée à Antioche (hiver 360-361), Méléce était relégué par Constance en Arménie, sa patrie d'origine. A sa place on installa Euzotus, un ancien compagnon d'Arius, destitué du diaconat par l'évêque d'Alexandrie dès avant le concile de Nicée.

Certes, il n'aurait pas tenu à Constance que l'arianisme n'eût connu de nouveaux triomphes si d'autres soucis ne l'eussent appelé ailleurs. En 359, Sapor avait une fois de plus envahi la Mésopotamie et menaçait la Syrie; devant le danger qui se présentait aux frontières, l'empereur bien à tort, semble-t-il (cf. DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, II, p. 367-371).

(2) Sur les antécédents de Méléce et son installation, cf. CAVALLENA (*op. cit.*, p. 71-83, 94-97). Il est plus important de considérer l'hommage unanime rendu à Méléce par ses contemporains orthodoxes que d'épiloguer sur quelques textes difficiles à concilier. Ce qui est certain, c'est qu'il arriva à Antioche sous le patronage de la faction semi-arienne.



réclama des renforts à son cousin Julien, le frère de Gallus, qui venait de se couvrir de gloire sur le Rhin. Les troupes réunies à Paris refusèrent de partir vers l'Est et acclamèrent Julien empereur (360). L'Occident était perdu pour Constance. Il quitta Antioche vers la fin de l'été 361 pour marcher à la rencontre de son compétiteur; arrêté en Cilicie par la maladie, il se fit baptiser par Euzotus d'Antioche et mourut le 3 novembre 361. Julien n'avait plus de concurrent quand il entra à Constantinople un mois plus tard.

## CHAPITRE II

### MÉLÈCE

Le nouveau maître du monde avait trente ans; il n'avait guère connu jusqu'alors que les cachettes, la surveillance, la contrainte ou la défiance. A six ans, il était orphelin, sa famille ayant été massacrée par ordre et presque sous les yeux de Constance; sauvé par Marc d'Aréthuse, il ne fut qu'assez longtemps après amené à Nicomédie, où il grandit sous le regard et l'influence d'Eusèbe, l'ancien condisciple d'Arius et le mauvais génie des empereurs défunts, dans la coterie ecclésiastique de la cour. Adolescent, il subit, en Cappadoce, une sorte de réclusion. Autorisé à suivre les leçons des philosophes renommés de Constantinople et de l'Asie Mineure, il s'en vit séparé parce que son évolution paraissait trop rapide et Gallus, son frère, le mit à l'école d'Aèce, le sophiste arien favori de Léonce d'Antioche. Nous le retrouvons à Athènes, auditeur assidu des maîtres du néo-platonisme; de là, il part mener la guerre sur les frontières du Rhin.

Ainsi s'explique, en partie du moins, la position morale et intellectuelle de Julien au moment où il devient empereur. Le christianisme est pour lui, d'abord, la religion du bourreau de sa famille; c'est ensuite une doctrine dont les bases essentielles sont controversées et dont l'histoire est dénuée de poésie. Par Homère et Platon, tout au contraire, à Constantinople et surtout à Athènes, se maintient la tradition du bon goût et des légendes fleuries; le poète et le philosophe sont continués, ils revivent dans les doctrines des néo-platoniciens à la mode, où les aspirations vers le divin se trouvent satisfaites par une nouvelle forme de culte réservée à des initiés et des pratiques secrètes accessibles aux délicats.

Tant que vécut Constance, Julien resta officiellement chrétien; mais il n'y a qu'à parcourir sa correspondance, après le départ de Paris et la marche vers l'Orient, pour voir s'affirmer son idéal intellectuel et religieux. Ce n'est plus d'Aristote, de Platon ou de Jamblique qu'il raffole seulement; les dieux sont invoqués à chaque

Études Palestiniennes et Orientales

ROBERT DEVRESSE

LE

# PATRIARCAT D'ANTIOCHE

DEPUIS LA PAIX DE L'ÉGLISE  
JUSQU'À LA CONQUÊTE ARABE

IMPRIMATUR :

Die 15<sup>e</sup> Decembris 1944.

† Emmanuel card. Suard.

*archiep. Parisiensis.*

PARIS  
LIBRAIRIE LECOFFRE  
J. GABALDA et C<sup>ie</sup>, Éditeurs  
RUE BONAPARTE, 90

1945